

Rien n'est plus comme avant *Marcus Schneider*

Un traumatisme change l'ordonnement de la vie et rend une évolution difficile. C'est « l'excès des forces du cœur » qui apporte la guérison. Un résumé de la conférence lors du congrès « Impulsions pédagogiques dans la rencontre avec les enfants réfugiés » à l'école Rudolf Steiner de Berner Oberland, Suisse, le 5 décembre 2015.

Les traumatismes ont deux points de départ possibles : commotions par des cas de mort, d'événements menaçants, qui font irruption dans notre vie ; en outre, à longue échéance, mauvais traitements, blessures, expériences de perte, remises en cause existentielles. Rien n'est plus comme avant — une expérience dont nous avons tous en général souffert en 2015 par la terreur, les crises de la dette, les vagues de réfugiés, la menace daech, dans le quotidien européen.

Oublier ce qui n'est pas à oublier

Le trouble du développement s'installe du fait que les événements déclenchent des images qui sont fixées, lesquelles ne se dissipent plus et reviennent dans des rêves et les pensées. Leur retour est vécu de manière tout aussi drastique que la situation originelle — avec la peur, tachycardie, tremblements, transpirations abondantes. Les personnes concernées évitent les situations qui leur rappellent les événements qu'ils ont vécus : entretiens, lieux, activités. Ils deviennent inaptes à aller librement au devant de la vie et développent des signes de tension, d'absence de sommeil, d'excitabilité, de faiblesses de concentration et d'agressivité. S'ensuivent souvent le danger de suicide, la dépression, le comportement de dépendance ou l'abus de médicaments. Soixante-dix à quatre-vingts pour cent des traumatisés manifestent un ou plusieurs de ces troubles co-morbides, comme on les appelle (voir Georg Pieper : *Lorsque notre monde sort de ses gonds*, 2014). Rien n'est plus comme avant. L'être humain voudrait transposer tout cela dans l'oubli et le refouler — pourtant : le corps n'oublie rien ! L'ombre continue de courir derrière lui et empêche la santé, l'agir libre et l'entrée dans d'autres situations de vie. Dans la seconde moitié de la vie, augmentées par l'âge, les expériences se pressent et s'extériorisent sous forme de douleurs, d'angoisses, de démences.

Karl Jaspers insistait sur l'importance de l'imagination morale pour la libre réalisation de l'existence. Elle vit en nous par des images ; c'est finalement un tableau de notre réalisation biographique auquel nous aspirons, pour être nous mêmes unis à la vie. Libre accomplissement veut dire que je suis autorisé à réaliser mon existence autonome et la vertu pour ce faire provient de l'imagination morale et de son enrichissement s'exerçant et exercé par l'école et l'éducation¹. Les traumatismes sont des images — mais elles ne sont pas libres et elle mettent obstacle au libre accomplissement en le perturbant et en le détruisant. Dans son « *Anthropologie générale* » Rudolf Steiner dépeint que notre esprit engendre ces images constamment, ce sont les intuitions qui nous accompagnent au travers de la vie. Lorsqu'elles surgissent dans notre conscience éveillée, nous sommes chanceux, car dans l'expérience vécue avec le monde spirituel, nous restons apathiques pendant de longs moments dans la vie. Or, cela le traumatisé, lui, ne peut pas le faire. Un enténébrement s'appesantit donc sur tout pour lui — rien n'est plus comme c'était auparavant.

Une amorce pédagogique consiste à travailler avec l'imagination morale. Métamorphoser au moyen de transposition artistique. Engendrer des images positives et vivre leur réalisation en les façonnant, c'est le monde contraire à celui des images traumatiques qui se sont solidifiées et se déroberont désormais à toute mise en forme. Certes, l'âge joue un rôle chez la personne concernée : le petit enfant crée plutôt ce transfert à un niveau plus élevé. Dans son « *Histoire allemande* » l'historien Golo Mann remarque que nous sommes souvent confrontés aux expériences que nous voulions éviter, parce qu'inconsciemment, nous orientons nos actions sur la fixation que nous voulions justement éviter.

¹ Écoles et éducation seront les cibles désormais de la terreur de daech, car c'est effectivement, pour ce pseudo-état et ces pseudo-religieux, ce qui peut les vaincre à la longue. *ndt*

Du traumatisme au fondamentalisme

Nous vivons alors un cercle vicieux, qui ne peut pas se rompre simplement au moyen de mesures psychologiques, pour en guérir en effet. Une traumatisation engendre de nouveau un traumatisé. La douleur engendre la douleur — c'est à cela qu'a renvoyé tout récemment Marianne Leuzinger-Bolhleber, co-directrice de l'Institut Sigmund Freud de Francfort-sur-le-Main (voir la *FFZ*, 3.12.2015) : elle étudie ce que deviennent des terroristes du daech et leurs partenaires, en tant que groupes humains n'ayant vécu sans connaître de découverte d'identité pendant longtemps, mais au lieu de cela, se sont très rapidement transmutés d'enfants à adultes, en traversant des phases instinctives brutales de la prime adolescence et des scénarios de brutalités et de menaces, avant de trouver une libération — et donc pas du tout selon une libre réalisation de leur existence. Leuzinger écrit à ce propos : « C'est avant tout une jeunesse avec un vide intérieur — parmi laquelle de nombreux traumatisés — qui se voit attirée par le penser clair noir/blanc, par la distinction fondamentaliste entre « juste » et « faux », croyant et incroyant. Ces jeunes s'épuisent dans une vie — au sens d'une victimisation — de traumatismes non-élaborés, en métamorphosant une souffrance passive en un ajout actif. Il se peut que ceci regroupe les motifs psychiques pour lesquels les terroristes agissent si froidement et sans pitié. »

Guérir par la chaleur

En lieu et place d'une configuration libre d'image surgie donc l'idéologie glaciale. Laquelle empêche d'agir à partir d'un Je personnel. Le Je vit dans la chaleur — dans le corporel, avant tout celle de l'âme et de l'esprit, dans le don de soi et non pas dans l'assujettissement. Un traumatisé ne peut pas produire cette chaleur et engendre une autre traumatisation — un cercle vicieux. Rien qu'au moyen de mesures stratégiques ou psychologiques chaleur et don de soi ne peuvent pas être remplacés. La situation réclame un plein engagement du Je lui-même et celle-ci coûte en chaleur et don de soi, une transposition de soi en autrui — et avant tout : du temps, du temps pour une relation. C'est en cela que repose l'élément guérissant. En définitive nous ne pouvons pas aller autrement à la rencontre des traumatismes, en tant qu'obstacles au développement humain, que par un développement humain personnel. Rudolf Steiner, dans ses conférences bâloises sur l'Évangile de Luc, parle d'un surplus des forces du cœur comme pierre de fondation de la guérison christique. À partir de ce surplus des vertus du cœur, de la proximité du Logos, du Verbe originel, la question de Perceval s'éveille : la parole rédemptrice de la guérison. C'est le sens originellement pensé de la phrase *ex abundantia cordis os loquitur*. « L'abondance du cœur débordant des lèvres » ne suffit plus.

Rien n'est plus comme c'était avant. L'esprit du temps requiert la pleine présence d'esprit du Je : C'est cela que nous montre l'étude des traumatismes et de leur effet pour le développement de l'être humain aujourd'hui.

Das Goetheanum 5/2016.
(Traduction Daniel Kmiecik)